

Partie une

POURQUOI UNE DEMANDE DE TEMPS LIBRE?

Extrait du rapport de stage *100 jours à Berlin* (pp.27-28),
effectué à Moccu, agence de création
de supports numériques basée à Berlin,
du 16 juin au 19 septembre 2014.

« — Lauriiiiiiiiie.

Mareen arrive en courant du Salon de ces dames
a. k.a la salle des chefs de projets.

— On a besoin d'une bannière pour l'Oréaaaaal.
On a trois heures.

Les gros malins ont attendu le dernier moment
pour exiger une nouvelle bannière sur la page
d'accueil de leur site. Elle concerne la gamme
de produits « Men Expert », dont je ne m'occupe
normalement pas.

— Kai – qui s'occupe à plein temps de Men expert
– est submergé, on peut compter sur toi?

D'accord. Alexia m'observe du coin de l'œil de
l'autre côté de la pièce. C'est un test. Je n'ai pas
intérêt à les décevoir. Mareen m'explique que
L'Oréal a pensé, un peu tardivement, à tirer profit
de l'événement de la Coupe du Monde, dont la
finale – Argentine contre Allemagne – se déroule
ce dimanche.

— Si on gagne, me dit Mareen avec un sourire
malicieux, on publie la bannière dimanche soir.

Mais il nous la faut pour quatorze heures derniers
délais.

Je me mets sans tarder à l'ouvrage.

Comme toujours, Mareen me transmet par mail
un produit et une texture que je dois retravailler.
En plus cette fois, un slogan :

“so sehen Weltmeister aus! Voller Energie, nie
Müde.”, en français : Ainsi sont les champions
du monde ! Ils regorgent d'énergie...

Je fais plusieurs propositions le plus rapidement
possible et contrairement à son habitude Mareen
vient me voir d'elle-même autour de treize
heures. Je lis sur son visage que la tension est
à son comble. Si mes propositions ne sont pas à
la hauteur, Alexia devra prendre le relais. Je prie
pour que mes propositions la convainquent.

Et alors que mon ventre gargouille sous la faim,
j'envoie deux déclinaisons à Mareen.

Être futur champion du monde,
ça creuse. »

Partie une

POURQUOI UNE DEMANDE DE TEMPS LIBRE?

1. ACCÉLÉRATION DU TEMPS

Pourquoi n'avons-nous plus de temps libre ?

« Nous ne cessons de gagner du temps. Et pourtant, au bout du compte, nous en avons de moins en moins. Bardés de nos appareils électroniques, nous filons d'un rendez-vous à l'autre. Mais pour les choses vraiment importantes, les amis, la famille, le temps semble ne plus suffire. Qui appuie sur l'accélérateur ? »¹

Dans notre société actuelle d'immédiateté où règnent le pouvoir de l'urgence et la domination des délais imposés, le temps semble nous échapper continuellement. Au sein de ce contexte où tout doit aller très vite et où la pulsion veut être satisfaite ici et maintenant, nous ne supportons pas d'attendre.

« Toutes les sociétés modernes sont caractérisées par une pénurie de temps : plus une société est moderne, moins elle a de temps. »²

Comment expliquer cela ? Notre richesse matérielle affecterait-elle le temps dont nous disposons ?

« Plus on est riche matériellement, plus on devient pauvre en ressource temporelle. Il applique cela à toutes les cultures du monde et plus les sociétés sont riches, plus les gens sont stressés. »²

Dans les cultures les moins développées, les gens sont pauvres en bien matériel, mais ils ont du temps. Avant le numérique, il nous fallait une demi-heure pour rédiger quatre lettres. Mais aujourd'hui, en une demi-heure, nous traitons bien plus d'e-mails. Nous sommes devenus plus rapides, mais nous avons également plus d'interactions à gérer et donc plus de stress. *« Le temps désormais s'accélère et nous dévore, comme hier Chronos ses enfants. »¹⁰*

Florian Opitz, cinéaste allemand s'interroge sur les causes de l'accélération du temps en partant d'un constat personnel : son rapport au temps se réduit à un seul sentiment : celui d'en manquer. D'où nous vient cette frustration constante semblant être un moteur à la fois stimulant et décourageant ? Où se trouve le juste milieu entre suivre un rythme, poussé par l'accélération et la voie de sortie de cette agitation perpétuelle qui semble nous avoir emprisonné ?

Mon attention s'est portée sur la nécessité d'une articulation entre temps de travail et temps de loisirs. Rappelons que le terme loisir vient du latin *licere* « être permis » et renvoie aux notions de liberté, d'oisiveté (au XI^e) puis vers la distraction (XVII^e). Ces activités que l'on a qualifiées d'activités sociales, culturelles ou ludiques plus en avant s'effectuent sur notre temps libre que l'on oppose au temps prescrit ou contraint.

Florian Opitz, dans sa démarche¹, souhaite retrouver une forme de sérénité, qu'il semble avoir perdue à force d'être dépassé par son travail et le temps qu'il y investit. Alors que l'illusion d'un contrôle sur le temps semble s'être complètement dissipée, comment à nouveau s'approprier notre vie et décider de la façon dont nous souhaitons vivre ? Comment être efficace, tout en gagnant du temps ?

Le professeur Karlheinz Geißler, émérite en pédagogie économique à l'Université de la Bundeswehr à Munich, atteint de la maladie de la maladie de la poliomyélite, est contraint à la lenteur depuis sa naissance. À son sens :

« On ne manque pas de temps, on a seulement trop de choses à faire. »

Le temps biologique est inchangé, les phénomènes naturels sont constants, il y a toujours vingt-quatre heures dans une journée et douze mois dans une année. Seulement, la cadence de l'industrie a totalement bouleversé notre rythme et nous a imposé une disponibilité illimitée où les machines fonctionnent 24/24h. L'accélération, censée entraîner des gains de temps, se traduit au contraire par sa raréfaction, ce qui renforce l'accélération. D'où ce paradoxe :

« Plus nous gagnons du temps, et moins nous en avons. »

Cette disponibilité forcée amène de nouveaux maux sociétaux tels que le « burn-out »³. Cette expression est née dans le monde des psychiatres et psychologues spécialisés dans le traitement des toxicomanes. Elle désignait alors « l'état d'hébétéude dans lequel peut parvenir un grand drogué en phase terminale – lorsqu'il ne reste plus rien à "brûler" de son psychisme, que son esprit a été dévasté par la drogue »⁴. Ces dernières années, ce terme en est venu à désigner une forme d'épuisement psychique attribuée à un autre excès – l'excès de travail. C'est le psychiatre Christophe Dejours, avec son livre-manifeste, *Souffrance en France* qui, le premier, a alerté sur les dégâts que le stress au travail peut causer sur la structure même de la personnalité. Le docteur Sprenger parle également de cyberdépendance⁵ et la disponibilité illimitée qui en découle provoquant la confusion et l'incapacité de dissocier le temps de travail du temps libre.

Cette pathologie liée aux souffrances rencontrées au travail soulève des résolutions et de nouvelles orientations de vie telles que l'abstinence numérique ou une reconversion professionnelle

totale. Alex Ründe, journaliste dans un grand quotidien allemand, s'est imposé six mois d'abstinence afin de se reconnecter au monde réel, aspiré par le virtuel. Il se contraint alors à réaliser un retour en arrière technique en utilisant le fax ou la cabine téléphonique.

Dans une démarche semblable, Rudolf Wötzel, ancien « requin de la finance », a décidé de démissionner en milieu de carrière pour « se mettre au vert ». À trop subir la pression du temps, il a réalisé son indisposition à l'égard d'autrui et son seul objectif centré autour de la performance et de la productivité. Pour redevenir maître de son temps, vivre l'instant présent, il souhaite retrouver le rythme de la nature.

La vie personnelle, au même titre que la vie professionnelle, est affectée par des changements conséquents et surtout répétitifs.

Paul Virilio rappelle que « l'emploi à vie » est en passe de disparaître, d'un temps presque révolu. « *L'augmentation des contrats à durée déterminée (CDD), le développement du travail intérimaire et de la formation continue attestent qu'aujourd'hui une personne est amenée à occuper plusieurs emplois dans une même vie, voire à apprendre plusieurs métiers.* »⁶ On le constate notamment parmi les moins de trente-cinq ans qui sont régulièrement amenés à changer d'emploi et de lieu de travail, par conséquent d'environnement de vie. Un processus d'adaptation répété qui a un impact conséquent sur l'entretien de liens sociaux.

Toute forme de constance et de stabilité semble être difficile à maintenir. Souvenons-nous du vers de Baudelaire : « *Je hais le mouvement qui déplace les lignes.* »⁷ Le mouvement serait-il, aujourd'hui, devenu un moyen de survie professionnelle ?

Travail et technique : des rapports dialectiques

Il semble difficile de critiquer la technique, car elle se présente comme un pur moyen. Un marteau, par exemple, n'est ni bon ni mauvais : tout dépend de l'usage que l'on en fait. Il facilite la réalisation de la volonté humaine, il peut sembler bon « en soi ».

Mais, c'est cette possibilité d'utiliser la technique à des fins radicalement différentes – produire des médicaments ou produire des armes – la rend foncièrement ambivalente.

Le travail qui présente une ambiguïté similaire, représente le moyen de produire l'objet technique. Dans le mythe de *Protagoras*⁸, que l'on trouve dans l'ouvrage éponyme de Platon, la venue de la technique y est expliquée par l'insuffisance de l'homme à survivre par des moyens naturels : contrairement aux autres animaux, il est nu, il n'a ni griffes, ni crocs, ni écailles, ni fourrure, ni plumage.

C'est donc le travail, combiné au savoir scientifique, qui génère les techniques. C'est par son travail et sa réflexion que Léonard De Vinci a inventé tant d'instruments et des techniques. Pour construire un télescope, il faut d'abord connaître les lois optiques.

Mais d'un autre côté, le travail naît de la technique, puisque la technique regroupe un ensemble de méthodes qui permettent de travailler. Pour aller plus loin, « *la division sociale et technique du travail permet une spécialisation des individus et un développement des techniques : elle est un facteur d'innovation majeure.* »⁹

En somme, on peut dire que le travail améliore la technique et que la technique démultiplie l'efficacité de celui-ci.

La technique, responsable de l'accélération ?

« *Le rêve de la modernité c'est que la technique nous permette d'acquérir la richesse temporelle. L'idée qui la sous-tend est que l'accélération technique nous permette de faire plus de choses par unité de temps.* »²

D'après Hartmut Rosa, l'accélération se diviserait en trois dimensions :

- l'accélération technique : la communication, les transports, mais aussi la pollution.
- l'accélération sociale : celle du changement social qui nous déstabilise.
- l'accélération des rythmes de vie : une tentative de réponse au phénomène global, qui nous pousse à faire plus de choses par unité de temps¹¹.

Ces trois dimensions forment un système clos, où chaque

composante se nourrit de l'autre, accélérant encore l'accélération, poussé par trois forces motrices :

- l'argent et la compétition qui en sont le moteur économique : « *Le temps, c'est de l'argent.* »¹²
- la différenciation fonctionnelle¹³, la division du travail.
- le moteur culturel : la promesse de l'accélération².

Grâce à la technique, nous avons dupliqué nos connaissances de plus en plus rapidement : l'imprimerie et aujourd'hui internet ont rendu bien plus aisé l'accès aux connaissances écrites.

Aussi, au tournant des années 80-90, de nombreuses municipalités renouvellent leur identité graphique en abandonnant leur blason traditionnel au profit d'un logo dessiné par une agence de communication.

Ils sont construits à partir de formes géométriques, intégrant bien souvent des traits et courbes symbolisant le mouvement. Ils ne présentent plus la ville comme un territoire enraciné dans l'histoire, mais comme un espace dont les qualités s'inscrivent dans le temps présent voir futur, l'essor, le dynamisme, la vitalité. « *Ces changements sont liés à l'affaiblissement du sentiment d'appartenance, au recul des identités traditionnelles* »²⁵, possiblement balayés par l'accélération du temps et la pression exercée sur les municipalités à montrer leur potentiel.

Aussi, la technique et plus spécifiquement ici, la technologie n'impose pas en elle-même une quelconque accélération, puisque définie par l'usage que l'on en fait.

« Nous vivons dans une société de croissance et le temps, lui ne peut pas croître. »²

Invité à expliciter les buts de son projet de recherche, Hartmut Rosa cherche à identifier les mécanismes qui nous poussent à l'accélération et à la croissance. Comment paralyser ces mécanismes ? Peut-on trouver une économie qui n'aurait pas besoin de croître ? Le but est de chercher des alternatives, des possibilités alternatives à la croissance. Si on prolonge cette escalade de vitesse, il nous faudra demain dépasser les limites de l'homme.

« Si on la refuse, il nous faut trouver les moyens de réduire la vitesse de l'évolution sociale. »²

2. REPENSER LE TRAVAIL

L'individu au travail

Les modes d'organisation du travail ont évolué en fonction de l'évolution du monde de l'entreprise. Depuis sa naissance, au XIX^e siècle, celle-ci a connu trois grandes phases : le taylorisme¹ : « *travaille et tais-toi* »² ; le fordisme³ : « *travaille, tais-toi et consomme* »² et le système économique actuel : le capitalisme⁴.

Marx émet sa propre critique face au capitalisme. En prenant l'exemple de l'ouvrier, qui travaille pour un intermédiaire, le travail de celui-ci devient donc quelque chose d'extérieur, qui ne lui appartient plus. « *Il devient étranger à son propre travail et de ce fait étranger aussi à lui-même, perdant sa réalité en tant qu'individu.* »⁶ C'est de cette constatation que Marx utilise l'expression de Hegel pour dire que le travailleur est l'objet d'un processus d'aliénation⁸.

Rappelons que pour que le travail crée de la richesse, il doit réunir trois dimensions⁵ :

- une dimension subjective : l'investissement et l'épanouissement de l'individu au travail.
- une dimension objective : la production d'un résultat.
- une dimension collective : les liens sociaux entre clients, fournisseurs et collaborateurs.

Or aujourd'hui, la plupart des entreprises ne voient que la dimension objective du travail, minimisant les deux autres dimensions. Pour ce faire, les responsables fixent des objectifs chiffrés en heures, en pièces ou en clients. Ces objectifs ne considèrent aucunement l'épanouissement des employés. Ceux-ci sont par conséquent moins disposés à fournir le travail de qualité attendu.

En conséquence, les entreprises augmentent les objectifs, ce qui intensifie le mal-être des employés et crée un cercle vicieux. Les capacités humaines étant limitées, les cadences de travail ne peuvent pas être toujours suivies à la lettre, l'augmentation du

rythme de travail augmente le risque de dégradation du travail produit.

Il faudrait donc repenser le modèle du travail, en s'intéressant au travail réel des salariés dans ces trois dimensions, telles qu'explicitées plus haut.

« L'individu n'est pas seulement un (unité, totalité), il est unique (unicité, singularité). Un individu est un verbe plutôt qu'un substantif, un devenir plutôt qu'un état, une relation plutôt qu'un terme et c'est pourquoi il convient de parler d'individuation plutôt que d'individu. »²⁶

Pour comprendre l'individu, il faut en décrire la genèse au lieu de le présupposer. Or cette genèse, soit l'individuation de l'individu, ne donne pas seulement naissance à un individu, mais aussi à son milieu associé. Telle fut la leçon philosophique de Gilbert Simondon.

Nous l'avons vu précédemment, le travail peut être considéré comme un facteur d'humanisation et de perfectibilité.

« C'est le travail, qui selon Kant, contraint l'homme à sortir de la paresse, et à développer ses capacités. »⁶

Pour Hegel et Marx, l'homme doit produire lui-même ses conditions d'existence, contrairement à l'animal. Le travail lui apprend à maîtriser ses pulsions et donc à accéder à la liberté : par le travail, l'homme s'éduque et devient capable d'action réfléchie.

En effet, l'arrivée du numérique met en danger nos conceptions juridiques classiques. Une anecdote racontée par le PDG de Netflix, Reed Hastings, est éclairante à ce propos. À la suite d'une crise, au début de son activité, il a dû revoir l'organisation de l'entreprise :

« Alors qu'il expliquait à un informaticien pourquoi il avait supprimé deux postes dans son équipe, ce dernier lui a répondu : "Ce n'est pas grave. J'ai

plus de travail, mais il est plus intéressant." Depuis, Reed Hastings a compris que l'organisation optimale doit aujourd'hui se concentrer sur l'individu. Or notre conception du droit du travail est à l'opposé : nous raisonnons par catégories de salariés. Les mêmes règles, les mêmes droits et devoirs pour tous les salariés d'une catégorie donnée. Le numérique impliquera une "massification de l'approche individuelle du travail". »²²

Nous rencontrons ce même problème dans le domaine du design qui est le nôtre. En effet, Annick Lantenois compare dans son livre le designer graphique à un *funambule* en quête d'un équilibre *« entre son instrumentalisation par les pouvoirs économiques politiques et l'attitude critiques des designers à l'égard de ces pouvoirs. »²⁵*

La posture du graphiste, *« accompagner les individus dans la lecture de la complexité »²⁵* du monde est donc au fil remis en question. Celui-ci doit s'adapter et faire face aux *« crises du temps »* et établir de nouvelles collaborations.

Au début des années 2010, avec l'essor des technologies, le designer graphique doit redéfinir son rôle dans un environnement inédit, fondé sur une extension des espaces numériques. Une collaboration nouvelle doit donc être établie entre le designer et le programmeur, comme celle qui avait pu être nouée entre le designer et l'ingénieur au cours des années 20. Ainsi les designers contemporains ont-ils devant eux une mission essentielle, celle d'organiser la lisibilité du monde actuel, étendu par les environnements numériques.

La troisième révolution industrielle

Amorcée à la fin du xx^e siècle, la troisième révolution industrielle⁹ tourne une nouvelle page du livre du progrès technique et des découvertes scientifiques. L'énergie nucléaire et le développement de l'électronique et de l'informatique la caractérisent principalement. Ces nouvelles énergies et technologies rendent possible la production de matériel miniaturisé et l'automatisation

poussée de la production ; le développement des technologies spatiales et celui des biotechnologies.

Jérémy Rifkin, essayiste américain, en est le célèbre architecte et tend à prévoir les grands bouleversements de notre époque qu'il surnomme « l'Âge de carbone »¹⁰.

« Notre civilisation industrielle est à un tournant. Le pétrole et les autres énergies fossiles¹¹ touchent à leur fin, tandis que les technologies issues de ces énergies ou alimentées par ces dernières sont devenues obsolètes. [...] Il devient de plus en plus évident que la seconde révolution industrielle est en train de disparaître, et que nous avons besoin d'un tout nouveau récit économique pouvant nous mener vers un avenir plus équitable et durable. »¹²

Dès 1995, l'automatisation¹⁹ croissante de l'industrie et des services amenait à prédire la « fin du travail ».

D'après Bernard Stiegler, philosophe et président de l'association Ars Industrialis, le XXI^e siècle marquera la fin de l'emploi. Ainsi le problème ne serait pas le chômage, mais le développement du savoir et de la capacité dans une société où il n'y aurait plus besoin d'emploi. Bernard Stiegler s'appuie sur les dires de Bill Gates, célèbre créateur de Microsoft – « avec l'automatisation numérique, l'emploi, c'est fini ». Il y a tout un monde industriel nouveau – que Rifkin a donc baptisé la troisième révolution industrielle – qui est basé sur l'automatisation intégrale et généralisée et où il n'y a plus besoin d'employés. S'il n'y a plus d'emploi, il n'y a plus de salaires. Et s'il n'y a plus de salaires, il n'y a plus de pouvoir d'achat. Et sans pouvoir d'achat, plus d'économie. « *Maintenant avec le nouveau stade de l'automatisation, la question c'est : qu'est-ce qu'on redistribue et comment ?* »²³ Il s'agirait de redistribuer du savoir.

Aujourd'hui, le déclin²⁴ des énergies fossiles ouvre la voie aux énergies renouvelables. L'explosion d'internet nous a permis d'entrer dans « l'âge de l'accès ».¹⁸

La troisième révolution industrielle de Rifkin correspond à la disparition progressive du capitalisme au profit d'un nouveau

système économique, fondé sur le partage et les communautés collaboratives. Ce changement, qui semblerait se dérouler en ce moment même, est la conséquence du développement des nouvelles technologies, dont internet – symbole emblématique de la troisième révolution industrielle – et plus spécifiquement de l'imprimante 3D. En effet, d'après Rifkin, celle-ci permettrait de réduire considérablement le coût marginal¹³ – nous reviendrons vers cette notion. Grâce à « l'internet des objets »¹⁴, chacun pourrait tirer profit des Big Data¹⁵ – en admettant que celles-ci soient protégées, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui – « *et devenir un véritable prosumer, mi-producteur, mi-consommateur.* »¹⁶

Là où la télévision, la presse, le monde de l'édition et l'industrie entière de la musique sont concurrencés par l'internet, la révolution est en marche. Le coût marginal proche de 0 serait possible grâce à une économie collaborative¹⁷, rendant certains biens et services même gratuits et abondants.

Cependant, l'optimisme de Rifkin est remis en question lors d'un entretien¹⁸ avec la jeune économiste Annick Steta. Celle-ci, le considérant davantage comme un conseiller plutôt qu'un économiste, elle lui reproche les connotations populistes dans ses propos teintés d'une volonté de charmer le lecteur et consommateur avec une économie que l'on peut qualifier d'utopique et dont il ne donne pas les clés de fonctionnement.

Elle cite à titre d'exemple l'industrie de la musique, où l'on arrive – malgré les sanctions inefficaces contre le piratage et le streaming – finalement à un système de streaming payant, où il se pose actuellement la question de la distribution des droits entre les musiciens, les « majors » de cette industrie et les diffuseurs sur internet. C'est ici que Rifkin néglige, selon Annick Steta, l'importance de la propriété intellectuelle.

Revenons sur la notion du coût marginal zéro. Jérémy Rifkin l'emploie lorsqu'il mentionne le *prosumer*, ce nouvel acteur économique agissant en réseau en surfant sur la vague du partage.

« Ce qui cristallise ce glissement vers une économie de partage des communaux collaboratifs juxtaposés au marché capitaliste est ce qu'on appelle le

coût marginal proche de zéro. Dans le monde des affaires, le coût marginal est le coût produit par l'unité supplémentaire d'un bien ou d'un service après en avoir payé le coût fixe. »¹⁶

Les chefs d'entreprise sont encouragés dans cette démarche dans le but d'exploiter les nouvelles technologies afin d'augmenter leur productivité et donc réduire le coût marginal pour produire des biens et des services moins chers.

Cependant, encore une fois Annick Steta dénonce une anomalie.

« En économie concurrentielle, la tarification optimale se fait au coût marginal, autrement dit, une entreprise en situation de concurrence pure et parfaite vend ses produits au coût de la dernière unité produite. »¹⁸

Mais en réalité, il y a très peu de marchés qui fonctionneraient en concurrence pure et parfaite. Annick Steta cite l'exemple d'un grand lessivier qui possède plusieurs marques – parce que les gens changent régulièrement de lessives. Afin de gommer au maximum la concurrence, le lessivier mise sur la probabilité que le consommateur choisisse une de ses marques pour une autre. Il s'agit ici de ce qu'on appelle une concurrence monopolistique²¹. Or en situation de monopole, le lessivier et malheureusement, l'essentiel des secteurs d'activités qui nous entoure, échappe à la règle de la tarification au coût marginal et est en mesure de réaliser un sur-profit²⁰.

Le temps s'avère être non pas une donnée constante, chiffrée et chiffrable, absolue, incompressible et objective, mais semble davantage être fonction d'un ressenti très subjectif et propre à chaque individu. Dans le cadre du travail cela supposerait donc une réorganisation des temps tenant compte des spécificités de chacun. Quels sont les modèles et expériences existants allant dans ce sens ?